

## L'OUVERT

*D'APRES RAINER MARIA RILKE*



Rainer Maria Rilke (1875-1926)

Denis : je te propose de lire un texte fort profond et, ma foi, bien difficile à saisir. On pourra ensuite en parler : il me semble que ce texte est bien à sa place pour clôturer, provisoirement bien sûr, notre conversation.

Martine : de quoi s'agit-il ?

Denis : de la huitième des dix « Elégies de Duino » par Rainer Maria Rilke.

« De tous ses regards, la créature saisit l'ouvert. Seuls nos yeux paraissent retournés, posés comme des pièges autour de la créature, de sa libre issue. Ce qui est dehors, nous ne le lisons que dans le regard de l'animal, car, le jeune enfant est déjà retourné par nous et forcé de voir des formes derrière lui, au lieu de découvrir cette ouverture, si profonde dans le visage de la bête. Libre de toute mort. Quant à nous, c'est la mort seule que nous voyons. L'animal libre a toujours sa fin derrière lui et devant lui Dieu. Et lorsqu'il marche, ses pas appartiennent à l'éternité, comme les mouvements des fontaines. Nous n'avons pas un seul jour, devant nous, le pur espace auquel les fleurs s'ouvrent infiniment. C'est toujours le monde et jamais, sorti du néant, le lieu qui est de nulle part, la pureté que rien ne surveille mais que l'on respire, que l'on connaît infiniment, que l'on ne convoite point. Enfant, tel s'y perd dans le silence et en est bouleversé. Ou tel autre meurt et il l'est. Car près de la mort, on ne la voit plus, le regard se fige et devient peut-être celui de l'animal. Les amants, n'était l'autre qui masque la vue, en seraient tout proches. Ils s'étonnent...

Derrière l'autre, quelque chose s'ouvre comme par mégarde... Mais personne ne dépasse l'autre et de nouveau tout redevient le monde. Toujours tournés vers la création, ce n'est qu'en elle que nous apercevons le reflet de la liberté que nous couvrons d'ombre, ou lorsqu'un animal muet nous traverse de son regard levé. C'est bien cela le destin : se tenir en face, et rien d'autre, et toujours en face.

S'il y avait une conscience semblable à la nôtre, dans l'animal si sûr de soi qui vient à notre rencontre, son mouvement nous arracherait à notre chemin. Mais son être lui est infiniment pur, sans limites ; il est sans regard sur son état, pur comme sa vue sur les choses. Là où nous voyons l'avenir, il voit le tout et se voit lui-même dans le tout et sauvé, pour toujours.

Et pourtant, il y a dans l'animal si chaudement vigilant, le poids et le souci d'une grande mélancolie. Car il porte, lui aussi, ce qui si souvent nous subjugué – le souvenir, ce sentiment que tout ce vers quoi on tend a déjà été plus proche, plus fidèle et de contact infiniment tendre. Ici tout est distance et là tout n'était que souffle. Après le premier foyer, le second lui paraît douteux et ouvert aux vents. Ô félicité de la petite créature, qui toujours demeure dans le sein qui la porta jusqu'à son terme. Ô bonheur du moucheron qui, même à l'heure de ses noces, sautille à l'intérieur du sein – car, être dans le sein, c'est tout. Vois cette sécurité amputée de l'oiseau qui, par son origine, sait presque l'une et l'autre chose, comme si en lui était une âme étrusque, venue d'un mort qu'enferme un espace, couvert par un gisant. Et combien troublé dans le vol est un être né d'un sein. Comme effrayé de lui-même, il traverse l'air, ainsi que le cheminement d'une fêlure dans la tasse. C'est ainsi que la trace de la chauve-souris déchire la porcelaine du soir.

Et nous : spectateurs toujours et partout, tournés vers tout cela et ne le dépassant jamais. Nous en sommes trop pleins. Nous mettons de l'ordre. Tout s'effrite. Nous l'ordonnons à nouveau, et nous nous décomposons nous-mêmes.

Qui donc nous a retournés de la sorte pour que, quoi que nous fassions, nous ayons toujours l'attitude de celui qui s'en va ? Sur la dernière colline qui lui montre une fois encore toute la vallée, il se retourne, s'arrête et s'attarde – c'est ainsi que nous vivons et ne cessons jamais de faire nos adieux. »

(Rainer Maria Rilke, « Elégies de Duino »)

Martine : effectivement ce texte est difficile à saisir ! Je dirais plutôt qu'il est mystérieux, inattendu, interpellant comme si Rilke avait voulu nous prendre à contre-pied de nos humaines certitudes : ô grandeur du moucheron et des fleurs éternelles et combien sont misérables les regards que nous posons sur le monde comme si nos yeux ne voyaient pas plus loin que nos paupières.

Denis : bien pire encore ! L'homme qui toujours se retourne ne cesse jamais de « faire ses adieux » : nous marchons vers la lumière, du moins c'est notre prétention, mais nous ignorons que toujours elle nous précède. Nous nous soucions à ce point d'être au monde que celui-ci nous échappe, se dérobe à notre regard pour s'effacer dans nos représentations. Si l'animal qui vient à notre rencontre avait une conscience semblable à la nôtre, son mouvement « nous arracherait à notre chemin ».

Martine : ce qui veut dire ?

Denis : qu'il nous verrait tels que nous le voyons, c'est-à-dire étrangers au chemin qui est le nôtre, que nous serions pour lui, comme il l'est pour nous, une simple représentation, l'autre d'un face-à-face instituant dans le mensonge.

Martine : instituant dans le mensonge ?

Denis : dès lors que la réalité du monde, instituée par la conscience réflexive et aperceptive, est enfermée dans le prisme de la représentation, il s'agit bien d'un manque de vérité par rapport à l'essence de cette réalité.

Martine : Nietzsche aurait-il exercé une influence, importante sinon décisive, sur la perception poétique de Rilke ?

Denis : nous en avons déjà parlé pour constater que, à l'évidence, avec ou sans le concours de Lou Salomé, il y a chez Rilke une référence nietzschéenne indéniable.

Martine : il y a cependant des divergences profondes avec Heidegger et notamment avec les paragraphes 25 et 26 de « Etre et temps » quand Heidegger affirme que l'identification du Dasein avec l'intramondain condamne le Dasein à l'inauthenticité du sous-la-main.

Denis : c'est le risque de « dérapage » d'une vision ontique ou substantialiste de l'étant intramondain : dans la représentation ontique de la chose, celle-ci est perçue comme chose sous-la-main ou à portée-de-la main. L'être-avec se manifeste dans la sollicitude mais celle-ci peut fort bien être inauthentique : la sollicitude n'est pas la bienveillance et, dans sa guise inauthentique, elle se substitue à l'autre dans un rapport de domination ou de simple négation. Le manque de l'autre ou le sans-autre ne sont que les manifestations d'un solipsisme qui, assimilant tout autre à son même, est au principe du on : l'autre est n'importe lequel, autrement dit personne. Il s'agit bien entendu d'un raccourci : ce qu'en dit Heidegger dans « Etre et temps » exige d'être étudié dans son intégralité et avec profondeur mais ce n'est, me semble-t-il, pas le lieu ou le moment de s'y attarder.

Martine : et donc nous y reviendrons...

Denis : parce qu'il s'agit d'une problématique complexe qui implique une analyse étendue de la temporalité, de l'historicité et de l'historialité : le on est un existentiel qui se réalise à la faveur d'une perversion de l'historialité puisqu'il s'en tient à l'être-à dans la présentification et ne retient du passé que l'être-été.

Martine : ce que Rilke nomme « l'impur » est sans doute à rapprocher de ce que Heidegger nomme « l'inauthentique »...

Denis : je le pense certainement ! L'oiseau ou le moucheron quittant leur sein sont des métaphores pour illustrer le aller-au-devant-de dans le face-à-face, c'est-à-dire une relation sujet-objet, de type cartésien ou kantien, que récusent aussi bien Rilke que Heidegger. Cela ne signifie pas pour autant que Rilke revendique une absence de mouvement dans la stagnation de l'immanence : l'homme est en chemin mais, ajoute Rilke, « là où nous voyons l'avenir, il voit le tout et se voit lui-même dans le tout et sauvé, pour toujours. »

Martine : cela me fait penser à la rédemption telle que l'envisage Zarathoustra quand il affirme qu'il faut vouloir tous les hasards et tous les « ce fut »...

Denis : et cela rejoint le concept d'historialité qui se distingue de la simple historicité qui ne retient du Dasein que son être-été ou jeté, bref sa facticité. Pour Heidegger l'homme est, c'est un existentiel, projet de ses possibilité mais il n'y a pas de projet sans rétention, reprise de l'être-été : Heidegger, en ce qui concerne la temporalité, est aux antipodes de la vision spatialisante d'un Deleuze.

Martine : autrement dit...

Denis : la temporalité du Dasein ne caractérise pas un laps de temps, une durée comme succession d'instant à la manière de Bergson, qui serait compris entre deux bornes que sont la naissance et la mort. Notre à-venir se nourrit de notre être-été dans la reprise : il n'y a pas d'avenir sans passé, non pas au sens où l'à-venir lui succéderait chronologiquement mais au sens où le passé est constitutif de nos possibilités les plus propres, en ce compris la mort. Il y a une unité principielle du Dasein qui transcende le temps : nous ne sommes pas dans le temps mais nous sommes temporels au sens historial de ce terme et non au sens historique qui ne peut être compris que rétrospectivement comme succession d'états. Non seulement nous sommes notre passé mais nous continuons à l'être véritablement, et non comme un paquet de souvenirs que l'on trainerait derrière soi, en tout cas jusqu'à notre mort et sans doute bien-au-delà mais cela, c'est une tout autre histoire.

Martine : le rapport du Dasein au monde, à la nature en particulier, n'est pas celui de l'identification telle qu'elle se manifeste dans la quotidienneté (Heidegger) ni celui du face-à-face tel que le récuse Rilke ; mais alors quel est-il ?

Denis : c'est celui de la communion ! Gregory Blair dans « *The Locus of Thought: Place as a Focus for Thought* » a écrit un très beau texte sur la « hutte » de Heidegger, autrement dit le chalet où il aimait se réfugier.

« Le désir de Heidegger de se retrouver face à face avec l'essence nue de l'existence fait écho à la description que Thoreau fait de son expérience de Walden. « Il serait avantageux de vivre une

*vie primitive et frontalière... », déclara Thoreau, « ne serait-ce que pour apprendre quels sont les besoins élémentaires de la vie. » Le manque d'équipements modernes (l'électricité n'a été installée que neuf ans après la construction initiale) a donné à Heidegger un sentiment de proximité avec les éléments. La quête d'être proche de l'essence de la nature et de l'existence pour les deux penseurs est devenue liée à l'aspiration à établir un lieu pour réfléchir sur ces concepts – un lieu pour centrer et engendrer un nouveau corps de pensée glané à travers la relation au/avec le lieu.*

*En tant que lieu de concentration de la pensée et pas seulement pour lire et écrire, la cabane a également servi à Heidegger de lieu d'être. Cette distinction était impérative pour Heidegger car dans le développement de sa philosophie, des activités telles qu'habiter, construire, être et penser sont imbriquées les unes dans les autres. En situant et en focalisant la pensée (ce que Heidegger considérait comme un « monde du travail »), il espérait recueillir de nouvelles perspectives sur l'existence et la nature de l'être. L'expression « monde du travail » elle-même avait des implications importantes pour Heidegger. En associant les deux termes, il illustre leur statut de médiateurs et de cocréateurs l'un de l'autre. Le lieu de travail (ce que nous appelons la pensée) est indissociable du travail lui-même. De plus, l'expression « monde du travail » contient un trait d'union qui est primordial, non seulement dans ce cas particulier, mais aussi dans l'œuvre de Heidegger de manière plus générale. Placer un trait d'union entre deux mots semble un geste si simple. Pourtant, l'amalgame de deux entités telles que le travail et le monde, des notions traditionnellement séparées en métaphysique, s'est avéré être une stratégie profonde qui a imprégné les confins de la philosophie de Heidegger. Peut-être plus célèbre encore est sa notion de « da-sein » qui rend le devenir indissociable du lieu dans lequel il existe. En pensant avec/dans le lieu, Heidegger a affirmé sa conviction que l'être est un paysage, comme l'exprime sa célèbre maxime sur la nature de l'être : l'être-au-monde. »*

(Gregory Blair, «*The Locus of Thought: Place as a Focus for Thought* », chapitre II « Being a Landscape: Martin Heidegger », traduction personnelle)

Martine : cela me fait penser à Schelling et à son « Idées pour une philosophie de la nature »...

Denis : et à son dialogue « Clara » également ! Nous reviendrons sur ce rapport nature / esprit dans un prochain livre si tu es d'accord...

Martine : après « L'anneau » c'est donc la fin de ce deuxième parcours ?

Denis : oui et non ! Oui en tant que dialogue imprévu et non dans la mesure où je t'engage à un autre dialogue sur « L'urgence de la pensée »...